

trompait pas. Sur le côté nord, où le jeune marin s'était dirigé, le bruit de son aventure se répandit comme l'éclair. Un sauvage, reconnu pour sa hardiesse et sa témérité, se vanta d'aller coucher chez Gamache le lendemain et de ramener le vieux chasseur pieds et poings liés. Selon son projet, le lendemain il abordait dans la baie Ellis. Gamache, qui le vit descendre tout armé, se douta de ses intentions hostiles et se prépara à le recevoir. Quand le sauvage fut à portée de voix, il braqua sur lui sa carabine et lui cria :

— Si tu fais un pas de plus, je tire.

Le sauvage continua sa route ; mais une détonation se fit entendre et l'imprudent visiteur, frappé à la jambe, s'affaissa sur lui-même.

Gamache s'empressa vers lui, le désarma, banda sa plaie et, après deux semaines de soins assidus, le remit en mer en lui disant :

— Si jamais tu reviens, ce sera au cœur que je viserai, et tu sais si j'ai l'œil juste ?

C'est avec des exploits de ce genre que Gamache gagna cette réputation féroce qui s'attache encore aujourd'hui à sa mémoire.

En 1852, M. l'abbé Ferland lui fit une visite dans son île. Il raconte que notre héros était "un grand vieillard aux cheveux blancs, encore vert et vigoureux, âgé de soixante-huit ans, plein de feu et d'activité, parlant fort et ferme, et s'occupant de ses affaires avec tout l'entrain d'un jeune homme."

Gamache mourut en 1854, dans le mois de septembre, seul et sans secours. A l'automne, des voyageurs trouvèrent son cadavre dans sa maison et rendirent les derniers devoirs à celui qui, pendant quarante ans, avait été le *roi d'Anticosti*.

(A suivre).

LOUIS-H. TACHÉ.

UN GRAND HOMME DE BIEN.

Sous ce titre, le *Figaro* consacre quelques lignes émues à M. Alfred Mame, qui vient de mourir et dont tout le monde connaît l'inépuisable charité.

A citer cette charmante anecdote, qui montre le grand patriote chez le grand chrétien :

"En 1870, quand l'armée allemande arriva sur les hauteurs de la Tranchée, qui dominant Tours, le général prussien, après avoir braqué ses canons sur la ville, fit savoir qu'elle serait bombardée deux heures après si la municipalité ne lui versait dans l'intervalle une rançon de 600.000 francs. Où, comment, dans le désarroi universel, trouver une pareille somme ? Les habitants, éperdus, ne savaient où fuir. M. Mame est instruit de la menace terrible. Spontanément et sans consulter personne, il se fait conduire aux avant-postes ennemis, d'où il envoie sa carte au général prussien. Il est admis aussitôt.

— C'est vous qui êtes le grand éditeur ? lui dit-il avec déférence.

— C'est moi, et je viens vous dire qu'il est impossible que vous bombardiez une ville sans défense...

— C'est mon ordre, à moins qu'on ne me verse 600.000 francs d'ici à une heure.

— Mais où voulez-vous qu'on les prenne ? On n'aurait pas même le temps matériel de les chercher...

— Cela ne me regarde pas.

— Accepteriez-vous ma signature ?

— D'un homme tel que vous, sans hésiter.

— Eh bien ! la voici.

Et, pour libérer sa ville, M. Mame s'engagea immédiatement à payer les 600.000 francs."

LE GUÉ.

Ils tombent épuisés, la bataille était rude.
Près d'un fleuve, au hasard, sur le dos, sur le flanc,
Ils gisent, engourdis par tant de lassitude
Qu'ils sont bien, dans la boue et dans leur propre sang.

Leurs grandes faux sont là, luisantes d'un feu rouge,
En plein midi. Le chef est un vieux paysan,
Il veille. Il croit voir un pli du sol qui bouge...
Les Russes ! Il tressaille et crie : "Allez-vous-en !"

Il les pousse du pied : "Ho ! mes fils, qu'on se lève !"
Et chacun, se dressant d'un effort fatigué,
Le corps plein de sommeil et l'esprit plein de rêve,
Tâte l'onde et s'y traîne à la faveur d'un gué.

De peur que derrière eux leur trace découverte
N'indique le passage au bourreau qui les suit,
Et qu'ainsi leur salut ne devienne leur perte,
Ils souffrent sans gémir et se hâtent sans bruit.

Hélas ! plus d'un s'affaisse et roule à la dérive,
Mais tous, même les morts, ont fui jusqu'au dernier.
Le chef, demeuré seul, songe à quitter la rive :
C'est trop tard ! Une main le retient prisonnier.

[sommes ?

"Vieux, sais-tu si le fleuve est guéable où nous
Misérable, réponds ; vivre ou mourir, choisis.

— Il a bien douze pieds. — Voyons," dirent ces hommes
En le poussant à l'eau sous l'œil noir des fusils.

L'eau ne lui va qu'aux reins, tant la terre est voisine,
Mais il se baisse un peu sous l'onde à chaque pas ;
Il plonge lentement jusques à la poitrine,
Car les pâles blessés vont lentement là-bas...

La bouche close, il sent monter à son oreille
Un lugubre murmure, un murmure de flux ;
Le front blanc d'une écume à ses cheveux pareille,
Il est sur ses genoux. Rien ne surnage plus.

Du reste de son souffle il vit une seconde,
Et les fusils couchés se sont relevés droits :
Alors, ô foi sublime ! un bras qui sort de l'onde
Ebauche dans l'air vide un grand signe de croix.

J'admira le soldat qui dans la mort s'élance
Fier, debout, plein du bruit des clairons éclatants !
De quelle race es-tu ? toi qui, seul, en silence,
Te baisses pour mourir et sais mourir longtemps !

SULLY PRUDHOMME.

DUELS EXCENTRIQUES.

Il en est des histoires de duel comme des histoires de chasse : presque toutes ont été contées. Voici pourtant de curieuses anecdotes de duels excentriques, certainement vierges de tout livre et de tout journal. Des vieillards me les ont répétées quand j'étais tout enfant.

Date : le premier empire ; contrée : le Périgord ; héros : le marquis Merle de Sainte-Marie.

Ce marquis de Sainte-Marie était alors un grand vieillard, duelliste enragé, sorte d'Hercule et de géant, vif comme la poudre, brave comme l'épée et plus royaliste qu'un drapeau blanc.

C'étaient, à cette époque, des rixes incessantes et meurtrières entre royalistes et bonapartistes, militaires et bourgeois. Pour un mot, un geste, un sourire, on mettait flamberge au vent. L'épée, tirée du fourreau, y rentrait toujours ensanglantée, et les pistolets de combat ne rataient jamais. Ce n'étaient point les affaires, mais les adversaires qui "s'arrangeaient" fort proprement.